

CAUËT

CHAPITRE III

I

L'âtre brouillard épaississait de jour en jour ses bitumes autour de la caserne. Il montait d'en bas, de la rivière, des ruisseaux, des ruelles, et sortait comme une respiration de toutes les vieilles pierres des vieilles maisons de la ville morte. Par les hautes fenêtres, par les vastes escaliers, par tous les trous et par toutes les lézardes, il pénétrait dans la caserne. Il en devenait l'âme. Il se collait aux murs, râpait les gorges, enfiévrant les paupières. Et dans l'odeur de pétrole des mèches carbonisées, d'hallucinants halos dansaient tout le jour autour des petites lampes de cuivre. Les jeunes soldats ne sortaient pas. Ils faisaient l'exercice au pied des couchettes dans les chambrées. Des heures, en comptant haut, ils lançaient leurs bras et leurs jambes dans le vide. Et des heures, ils restaient accroupis au-dessus d'un stock de vieux pantalons, de vieilles capotes, à raccommoder ces guenilles, à tirer le fil dans la trame pourrie qui craquait. Les officiers, vers le soir, montaient de la ville. Ils les réunissaient tous et les instruisaient par d'interminables théories. Ainsi s'écoulaient ces premières journées. Une angoisse s'infiltrait dans les

cœurs et, chez beaucoup, la nostalgie du foyer et de la liberté s'exagérait jusqu'à de la folie. Dans la chambrée de Chtiot Jules, le poids de cette atmosphère n'était suspendu qu'au-dessus d'une seule tête, et pesait d'autant moins sur les autres. Jamais idiot, jamais malingre aussi merveilleux n'avait passé les grilles. Cauët était le centre, l'intérêt capital. Toutes les injures allaient à lui et toutes les corvées. Aux uns il avait apporté la consolation et l'oubli de leurs misères, aux autres le rire ; mais avec la haine, à Gerfaut il avait apporté la vie. Gerfaut mourait. Le faucon traînait ses ailes rognées dans la basse-cour avec les canards domestiques. Et son instinct s'usait, sa force, sa ruse de faucon, son intrépidité, son coup d'œil. Comme ces fauves captifs qui dédaignent de mordre, Gerfaut méprisait. Sa vie, avant la caserne, avait été le combat, des luttes corps à corps avec les gendarmes et les gabelous, des ruses, des souplesses de tigre pour leur échapper. Sitôt la caserne, sa vie devint le mépris. Il lisait leurs pensées dans les yeux de ceux qui le regardaient. Le sous-lieutenant l'avait toujours évité avec le petit mouvement de dégoût d'un homme très propre qui a peur de salir ses manchettes. Sa dramatique laideur impressionnait trop les sous-officiers et les soldats, pour que l'un d'eux eût osé l'affronter. On ne vit que d'amour ou de haine ; Gerfaut ne pouvait pas vivre de mépris. Le premier soir où Cauët parut dans la chambrée, Gerfaut, le sang lourd, les muscles engourdis, somnolait sur sa couchette. Il se leva sans hâte, examina les nouveaux venus, et, parmi tous ces visages à regard double, il reconnut l'œil du candide, la face du candide, et la vieille et profonde haine pour le faible, qui caractérise toute brute, à la vue de Chtiot Jules tressaillit. Sur le tas